

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1873

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

VINGT-SEPTIEME NUMERO

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

36, RUE ST. GABRIEL

1873

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1873

(AVEC L'APPROBATION DES SUPRIEURS)

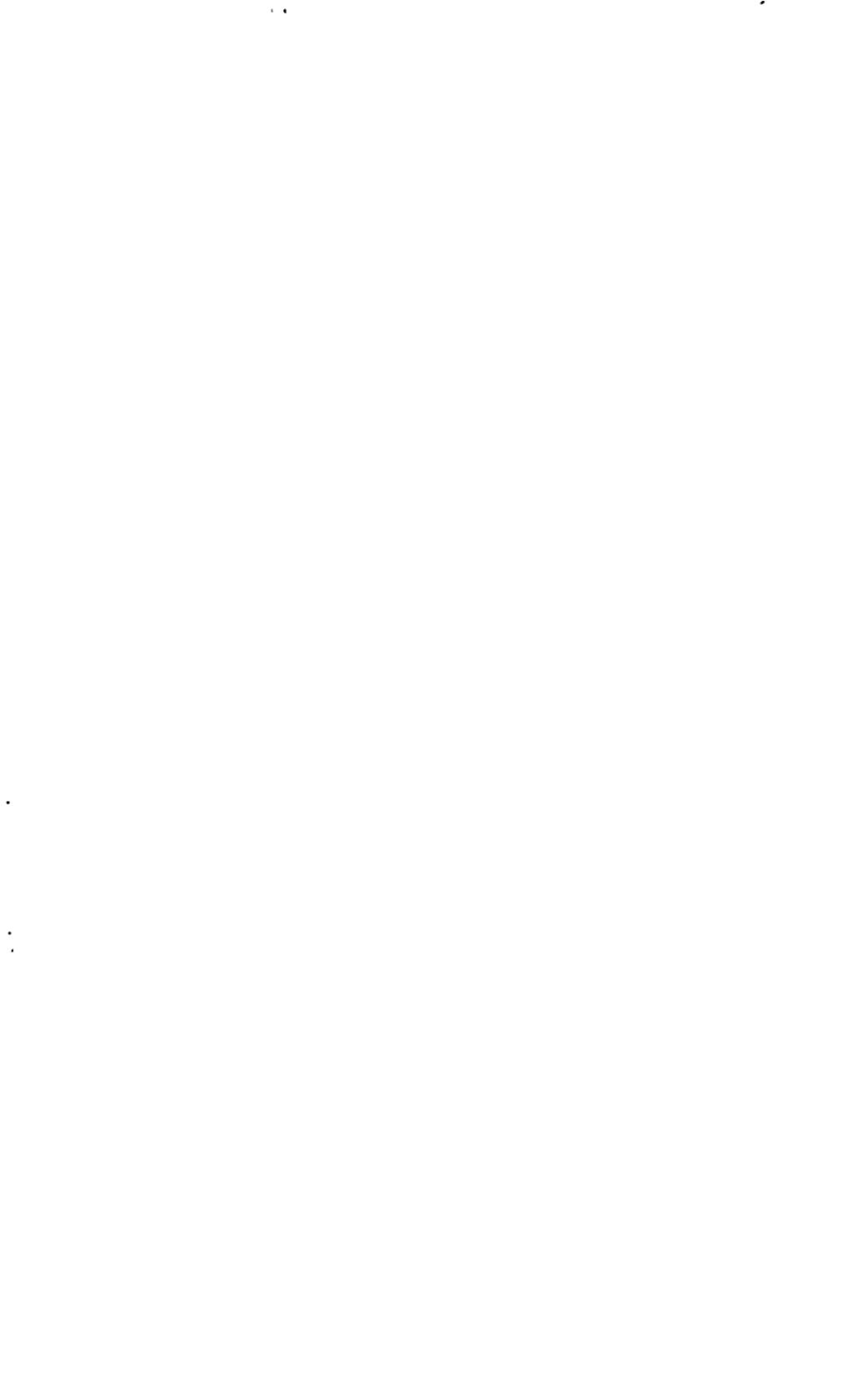
~~~~~  
VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—
1873



LETTRE DE MGR. GRANDIN

AUX

RR. PP. OBLATS DE MONTREAL.

ST. ALBERT, 6 MARS, 1873.

Mes Révérends et bien chers Pères,

L'expresse nous est arrivé tout dernièrement, j'ai à peine le temps de lire toutes vos lettres, que j'entreprends de vous écrire. Une occasion sûre et prochaine pour Carleton se présente, je veux en profiter. J'espère que par ce moyen je pourrai faire parvenir mes lettres à quelques-uns d'entre vous. Craignant de ne pouvoir écrire à chacun de vous et répondre à ce que vous me demandez, je commence par une lettre commune.

Je vous adressais dernièrement une circulaire pour vous faire partager la consolation que j'avais éprouvée en recevant une lettre du S. Père. Croiriez-vous que c'est presque une même raison qui me porte à vous écrire encore cette fois. Lorsque l'année dernière j'écrivais à Sa Sainteté, j'écrivais en même temps à Son Em. le Cardinal Barnabo et lui annonçais les différentes adresses de nos chrétiens, au Pape. Je me trouvais en voyage quand je fus pour mettre l'adresse des Montagnais avec les autres, il me fut impossible de la trouver. J'ignorais si je l'avais laissée à St. Albert ou si je l'avais perdue. L'ayant annoncée à Son Eminence et même commentée, car le style vraiment sauvage ne me paraissait pas compréhensible à qui ignore le Montagnais, et m'apercevant de mon oubli au moment où il n'était pas possible de le réparer, je dus annoncer à Son Eminence ce qui en était, promettant que je ferais en sorte de faire arriver plus tard la dite adresse. Sa

Sainteté connaissant l'adresse sans doute par le compte-rendu que j'en donnais à Son Eminence leur répondit en même temps qu'aux autres chrétiens. Je viens de recevoir une nouvelle réponse aux Montagnais, est-ce parce que leur adresse serait arrivée après ma lettre ou parce que Sa Sainteté aurait cru que ces jeunes enfants, qui, si je m'en souviens, se disaient ses fils derniers-nés, avaient besoin de plus de soin et de charité de sa part que les autres, je l'ignore, toujours est-il que je reçois pour eux une bien belle instruction, on ne peut plus appropriée non-seulement aux besoins de nos pauvres Montagnais, mais à tous nos chrétiens. (1) C'est pour cela que je vous l'adresse à tous pour que vous fassiez connaître à vos fidèles comment le S. Père explique les malheurs du temps dont on leur fait assurément un argument contre leur foi. Il y a plus de douze ans qu'un ministre protestant m'écrivait triomphalement que c'en était fait de l'Eglise Romaine, que son prétendu chef allait être précipité de son trône par ses propres enfants. L'année suivante on insultait nos catholiques de la Rivière McKenzie, en leur disant: "encore un an et vous n'aurez plus de Pape." Que de sarcasmes de ce genre n'avons-nous pas entendus et combien plus en entendent nos chrétiens. Le S. Père a répondu Lui-même à tous ces *sages* qui depuis si longtemps chantaient son enterrement et celui de l'Eglise, en érigeant d'abord le Vicariat McKenzie et plus tard la Province de S. Boniface et le Diocèse de S. Albert, il leur a montré que ses enfants rebelles, en le dépouillant de ses biens et de sa liberté, n'ont pu le dépouiller de son autorité. Enfin, connaissant la faiblesse de nos pauvres chrétiens, il veut fortifier leur foi par un raisonnement simple et à leur portée et en même temps sublime et beau comme vous pouvez en juger. Cette instruction est si belle que je tiens à ce que tous nos chrétiens, quel qu'ils soient, en aient connaissance autant que possible, et pour que ces paroles du S. Père ne soient pas perdues, on devra copier sa lettre sur le registre de chaque mission. Que ceux d'entre vous qui

(1) Nous publions, immédiatement après cette lettre, le bref admirable dont parle Mgr. de St. Albert.

évangélisent les Montagnais ne manquent pas de faire remarquer à ces pauvres sauvages l'honneur que le Pape leur accorde et l'obligation que cela leur impose. Ce n'est pas tout, le Pape nous donne, à nous, une bien belle leçon. Le ministère auprès des sauvages est bien pénible, ce n'est ni la chair ni le sang qui peut nous le faire exercer. Il faut, pour soutenir notre courage, comprendre qu'ils sont eux aussi le prix du sang d'un Dieu. Il faut que le grand Pie IX sente ce prix Lui aussi pour leur envoyer cette nouvelle preuve d'affection au milieu de ses occupations et de ses tribulations si grandes et si amères. Il a peut-être négligé d'écrire à quelque personnage puissant pour s'occuper de nos sauvages. Il a, comme notre Divin Sauveur, donné sa préférence aux simples et aux petits. Son exemple doit nous faire aimer notre ministère, nous y attacher plus que jamais et s'il était possible que notre amour pour ce St. Pontife pût augmenter, nous aurions certainement, par suite de cette charité dont nous recevons toujours des preuves, une nouvelle raison de l'aimer.

D'après les nouvelles que je reçois, la persécution sévit avec plus de force que jamais ; on va jusqu'à insulter le Pape aux portes de son palais. Les Jésuites sont chassés d'Allemagne ; la religion est persécutée par la plupart des gouvernements. Mgr Mermillod avec son clergé est réduit comme nous à vivre d'aumônes ; heureusement, comme à nous, la charité ne leur fait pas défaut. J'apprends par la lettre du Père Lacombe que les catholiques du Bas-Canada font tout ce qu'ils peuvent pour nous venir en aide. Evidemment, la Providence, comme je vous l'écrivais dernièrement, se montre visiblement en faveur de nos missions. C'est fort heureux, car les besoins se font sentir de plus en plus, nous ne pouvons plus reculer, il nous faut bon gré malgré entreprendre au plus tôt plusieurs importantes fondations. J'espère que nous aurons les fonds suffisants pour commencer, et le bon Dieu nous procurera les moyens de continuer. Les sujets vont nous faire défaut, mais sur ce point encore le bon Dieu se montrera, je l'espère. Il y a parmi nous une chose qui me fait peine et m'inquiète réellement, c'est la mauvaise santé de plusieurs ; sur 13 Pères

que nous sommes dans la partie du Diocèse qui forme notre Vicariat, cinq ont une santé vraiment inquiétante, une santé qui ne peut manquer de paralyser le bien que nous ferions. Dans d'autres pays, nous aurions recours aux remèdes et aux adoucissements, ces moyens nous sont à peu près impossibles. Nous devons, il me semble, en chercher d'autres plus à notre portée et je dirai plus infaillibles. Tout en employant les moyens humains en notre pouvoir, ayons surtout recours à la prière pour nos santés comme pour le reste, c'est ce en quoi j'ai le plus de confiance. Du reste, le bon Dieu semble parmi nous, comme dans le reste du monde, vouloir augmenter notre foi et notre confiance en la prière. Pour parler des secours temporels qui nous viennent après que nous nous sommes tout particulièrement adressés à Dieu par l'intercession de N.-D. des Victoires, les lettres que je reçois de l'Île à la Crosse m'apportent une nouvelle bien propre à nous donner confiance.

Le 29 Novembre dernier, Sœur Riel était prise, me dit Sœur Supérieure de l'Île à la Crosse, d'une fluxion de poitrine bien prononcée, depuis quatre jours l'oppression avait toujours été en augmentant, elle en était venue au point que la pauvre malade ne pouvait plus parler qu'avec beaucoup de peine et d'une manière presque inintelligible. Le Rev. Père Legeare après lui avoir administré les derniers sacrements, l'engagea à s'adresser à la Bienheureuse Marguerite Marie. Après s'être unie à ses compagnes en prières et avoir fait une promesse à la Bienheureuse, elle demanda sa robe, les Sœurs hésitèrent pour la lui donner, enfin on céda à sa demande. Elle se leva alors, alla remercier le Bon Dieu à la Chapelle, communia le lendemain à la Ste. Messe comme ses compagnes, assista aux offices de toute la journée, c'était un Dimanche, et le Lundi elle reprit ses occupations qu'elle a toujours continuées depuis. Je voudrais bien qu'un Docteur se fût trouvé là pour examiner tout cela. Mais enfin le Bon Dieu n'est pas tenu à faire examiner ses œuvres par les Docteurs et les savants sous peine d'être invalide. Pour ma part, si les faits sont tels qu'on me les rapporte, et je n'ai point de raison d'en douter, je ne vois pas comment cette guérison si subite et qui continue pourrait

s'expliquer sans l'intervention Divine. Vous en penserez ce que vous voudrez, mais le moins que nous pourrions conclure de cela, c'est que dans nos maladies le meilleur remède est évidemment la prière. Vous n'ignorez pas la charité que l'Ordre de la Visitation a pour nous, il paraîtrait que les Saints de cet Ordre nous portent aussi intérêt, plusieurs d'entre nous du moins se croient redevables de grâces signalées à cette Bienheureuse. Ce ne sont pas des miracles, mais nous ne demandons pas que des miracles dans nos prières. Je vous recommande donc instamment la prière, chers Pères et Frères, pour obtenir la guérison de nos malades afin qu'ils puissent travailler plus efficacement à la gloire de Dieu. Prenons garde aussi de compromettre notre santé sans raison, quand il le faut ne nous ménageons pas, mais ne nous exposons pas quand ce n'est pas nécessaire.

Je serais heureux de pouvoir charmer l'isolement de plusieurs d'entre vous en vous communiquant quelques nouvelles ; à part les boâtes du Pape pour nous je n'ai guère de nouvelles qui puissent vous réjouir. Notre pauvre France si cruellement éprouvée n'a pas encore, paraît-il, subi toutes ses épreuves, les Français semblent revenir à la foi de leurs pères d'une manière bien consolante, ils reconnaissent la main puissante qui les a frappés. Mais le gouvernement de la France persiste dans son impiété. Il ne pourra par conséquent se soutenir longtemps et ne manquera pas d'attirer sur notre pays de nouveaux malheurs. Bien des choses cependant sont propres à nous donner espérance, ce retour à la foi, dont je vous parlais, cette charité inépuisable qui, malgré tant d'épreuves, peut faire face à tant de besoins. On va au secours du Saint Père, du clergé de Genève, à toutes les missions, des Alsaciens et des autres victimes de la guerre. Cette charité sur laquelle nous n'osions plus compter semble se prononcer en notre faveur plus que jamais. Un de mes frères a reçu plusieurs aumônes pour nos missions, il a reçu entre autre une somme de 8000 francs d'un habitant du Diocèse de Laval, qu'il ne connaît pas et n'a pu connaître. Le Bon Dieu ne l'ignore pas assurément, mais de tels faits sont bien propres à apaiser la colère du Bon Dieu, ils vaudront à notre pauvre patrie

des temps plus heureux. Je n'ai pas besoin de vous recommander de prier pour la France, nous sentons tous ce besoin, si nous ne sommes pas Français, la reconnaissance nous oblige de prier quand même, d'autant plus que le triomphe de l'Eglise dans la crise actuelle semble humainement paraître dépendre de celui de la France. La reconnaissance nous fait un devoir de prier spécialement pour nos bienfaiteurs du Canada qui se montrèrent si pleins de bonne volonté pour nous aider à sortir des difficultés actuelles. A part les prières que nous faisons faire pour nos bienfaiteurs, on devra dans les missions du Diocèse de St. Albert, qui sont sous ma juridiction en qualité de Vicaire de la Congrégation, chanter aussi solennellement que possible la grand messe le jour de la Fête de St. Jean-Baptiste pour nos bienfaiteurs du Canada.

Maintenant je vais terminer ma trop longue lettre en vous faisant part de quelques nouvelles locales qui pourront vous intéresser. Nos métis ayant été pris par l'hiver qui a commencé plus d'un mois plus tôt que d'ordinaire, n'ont pu revenir ici qu'avec de grandes difficultés, beaucoup ont dû passer l'hiver à la prairie. Le Rev. M. Dupin qui les accompagnait dans leur chasse est arrivé ici bien misérablement avec ceux qui ont pu s'en revenir, quelques semaines après il retourna passer les fêtes de Noël avec les hivernants, il a eu de grandes difficultés pour se rendre avec eux et de plus grandes encore pour s'en revenir. Ces pauvres gens s'étant bâtis leurs baraques en hiver, ne pouvaient guère loger le père et pouvaient surtout à peine le nourrir, car la chasse était à peu près nulle. Dans le même temps le Rev. Père Blanchet était avec les Cris dans la prairie, eux aussi jeûnaient tellement qu'ils furent forcés de se disperser pour vivre. Le Rev. Père Blanchet dut alors s'en revenir, et après avoir célébré les fêtes de Noël à St. Paul, il nous arriva ici le 31 Décembre. Aujourd'hui même nous apprenons de bien tristes nouvelles sur ces pauvres habitants des prairies. Les Métis auraient pu résister grâce aux provisions qu'ils avaient faites en automne, mais les Cris affamés sont tombés sur leur camp. Ces derniers étaient réduits à manger leurs chevaux et leurs chiens morts de faim; à manger les ca-

d'avres des loups et des chiens empoisonnés. Le besoin les a fait aller plus loin, ils trouvaient dans la prairie les ossements des buffalos tués en automne que les loups avaient traînés et rongés, ils les broyaient, les faisaient bouillir et entretenaient leur vie au moyen de ce bouillon. Ces têtes de buffalos que les loups eux-mêmes respectent, ils les faisaient griller et en dévoraient la peau gâtée. Si dans la prairie ils apercevaient quelques corbeaux réunis ils allaient aussitôt leur disputer leur proie dégoûtante. Le jeûne ne les a pas fait seulement souffrir, mais le froid a été des plus piquants tout l'hiver, nous avons eu des tempêtes de neige et de vent qui ont duré des semaines entières. On cite 15 Assiniboines qui ont trouvé la mort dans ces gros mauvais temps et trois Cris. Plusieurs familles de Métis ont été perdues pendant quelque temps, mais elles ont pu échapper à la mort. A part cela, plusieurs se sont gelés les pieds et les mains, et sont estropiés, assure-t-on, pour le reste de leur vie. A St. Albert nous nous sommes un peu ressentis de cette disette, une brigade d'Assiniboines a passé une partie de l'hiver autour de nous, leur chasse ne pouvant plus leur suffire, nous devons, bien entendu, les soulager. Sans la compagnie, sans nous et sans tout le monde beaucoup seraient morts de faim. On m'assure qu'en ce moment il y a autour du fort une vingtaine de loges sauvages dont les habitants arrivent de la prairie avec un *violent mal de dents*. Nous avons ici de pauvres vieilles à qui il nous a fallu fournir des remèdes contre cette maladie pendant tout l'hiver et malheureusement ce terrible mal ne se guérit point avec les petites pilules homeopatiques. Notre cher Père Leduc qui espérait presque avoir des provisions pour deux ans craint de finir par en manquer ce printemps. Heureusement nous avons du blé et de l'orge dans nos greniers, nous espérons mettre un moulin en mouvement ce printemps, nous pourrions ainsi obvier au mal de dents d'autant plus sûrement que nous pouvons compter sur la Divine Providence. Le jeûne, paraît-il, n'est pas la seule épidémie de la prairie: dans les environs de la rivière des Arcs, se trouvent plusieurs magasins de boisson. On me parlait de 40 Pieds Noirs morts des suites de la boisson,

plusieurs de ces empoisonneurs ont été victimes de leur infâme commerce.

On dit que les buffalos sont en grand nombre de l'autre côté de la rivière la Biche, pour cette raison les Pieds Noirs ont moins souffert que les Cris. Je ne vous garantis pas tous ces détails, ils confirment bien des bruits que nous avons entendus tout l'hiver, je les tiens d'un homme respectable que plusieurs d'entre vous connaissent, c'est Abraham Saloir.

Autres misères, je crois que la grande moitié des chevaux de la colonie sont morts cet hiver. La neige est tellement haute, le mauvais temps si fréquent qu'on ne rencontre que des chevaux morts partout, nous avons bien lieu de craindre que ceux de la mission sont morts. P. Pepin s'en revenant de chasser, rencontre un de ses chevaux qui avait eu la bêtise de se coucher dans la neige, il va à son secours pour l'aider à se relever, mais il était déjà trop faible, les corbeaux lui avaient arraché les yeux pendant qu'il se débattait encore ; jugez par ce fait.

Je crois, chers Pères et Frères, qu'il ne me reste plus rien à vous dire en fait de nouvelles, je les couche sur le papier, à mesure qu'elles se présentent à ma mémoire. Le Rev. Père Dupin va maintenant faire plusieurs copies de cette missive que j'appellerais trop longue si elle ne s'adressait à vous dont plusieurs sont si isolés.

Je vais maintenant répondre autant que possible à vos lettres privées autant que le courrier m'en donnera le temps.

J'ai oublié de vous dire une chose bien importante, je vous prie de faire attention aux registres de baptêmes et de mariages de vos missions, je comprends qu'il est difficile que ces registres soient bien tenus parce que nous sommes le plus souvent en voyage et que c'est une véritable difficulté de savoir les noms et prénoms des Sauvages. Pour cette raison-là même ne négligez rien pour avoir les noms en baptisant. Si les actes de baptêmes avaient été faits toujours régulièrement, nous serions souvent moins embarrassés pour les mariages. Ajoutez qu'un gouvernement régulier étant sur le point de s'établir chez nous, nos registres peuvent avoir beaucoup plus d'importance.

Vous avez pu être surpris que je ne vous donne aucune nouvelle de notre Congrégation, c'est que je ne connais rien qui puisse vous intéresser. On se prépare toujours au Chapitre général. Des lettres privées vous apprennent que le nouveau pèlerinage de Pont-Main, dans le Diocèse de Laval, a été confié à notre Congrégation.

Adieu, bien chers Pères et Frères, je vous embrasse et vous bénis de tout mon cœur.

Votre affectionné frère en J. C. et M. I.

† Vital J. Ev. de St. Albert,

O. M. I.

PIUS P. P. IX.

Dilecti-Filii, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Si multi ex iis qui largius hujus Sanctæ sedis beneficia senserunt, retribuentes mala pro bonis adversum nos appropinquaverunt et steterunt, Dilecti Filii, plerique profecto sive apud Nos, sive in circumpositio regionibus et ubique terrarum earum crimina exerantur, nihilque sibi reliquum faciunt, quo Nobis testentur dolorem, amorem, obsequiumque suum. Quo autem, acerbius afficimur a priorum nequitia: eo suavius etiam delectamur observantia cæterarum. Jucundissima propter ea contingere Nobis officia filialis pietatis vestræ, qui licet adeo distiti a Nobis, et prima vice lacte nutriti religionis nostræ sanctissimæ, tam vividam profertis fidem, et ejusmodi Nobis, in quo Christi Vicarium agnoscitis, devotionem profiteamini, ut acrumnis nostris acrius perstringi videamini, quàm propriis. Quod dum grati animi Nostri sensus excitat, (1) timorem simul nobis ingerit, ne recens fides vestra scandalo fiat abnoxia ob ea, quæ a majoribus Ecclesiæ filiis patrari discitis. Animad

(1) Les Montagnais s'étaient dits, si j'en souviens, les enfants derniers-nés de Sa Sainteté.

vertite tamen, Ecclesiam, utpotè Christi Sponsam, referre debere perfectam divini Sponsi sui imaginem, Ipsum vero, postquam transierat benefaciendo et sanando omnes cruci affixum fuisse ab eo populo, quem omni benefactorum genere cumulaverat. Perpendite etiam divinum Magistrum dixisse discipulis suis: *Eritis odio omnibus propter nomen meum, si me persecuti sunt et vos persequentur*; et hæc eventura asseruisse in testimonium prædictionis suæ. Mementote demum, ab Ipso constitutum fuisse in Romana Cathedrâ Petri, cui inædificavit Ecclesiam, contrâ quam portæ inferi prævalere non valerent. Ut itaque hæc omnia factis demonstrantur, fieri non posse, ut crebris non impetatur bellis a mundi sectatoribus Ecclesia, et præcipuæ non exerantur inferorum vires adversus immobilem petram a Christo positam, evidenter pateat, non modo frustra suffodi fundamentum divinitus constitutum, sed confringi semper qui supra hanc petram ceciderint; eosque conteri quos illa oppresserit. Non dejiciant itaque fidem vestram insectationes Ecclesiæ et Nostræ, quas merito deploratis; sed illam uno confirmet, vosque excitent ad impensius implorandam, fidentiusque expectandam a Deo victoriâ, quæ sicuti bellum præcedentibus omnibus vastius et periculatius secutura erit, sic ante actis omnibus triumphis luculentius demonstratura sit, iota unum aut unum apicem de verbis ab Eo prolatis præterire non posse. Interim copiosa vobis auxilia gratiæ cælestis, et cumulata Spiritus Sancti munera ad precamur; eorumque auspiciem, et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus Apostolicam Benedictionem vobis omnibus, Dilecti Filii, peramenter impertimus.

Datum, Romæ, apud Sanctum Petrum die 2 Septembris, anno 1872, Pontificatus Nostri anno vigesimo septimo.

PIUS P. P. IX.

Pour copie conforme,

† VITAL J. EV. DE ST. ALBERT, O. M. I.

PIE IX, PAPE.

Chers Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Si beaucoup d'entre ceux, qui ont ressenti avec plus d'abondance les bienfaits de ce Saint Siège, rendant le mal pour le bien, ont marché contre Nous et Nous ont combattu, de leur côté, la plupart, soit de ceux qui Nous entourent, soit de ceux des pays circonvoisins et du monde entier, exècrent les crimes de ces impies, et font tout en leur pouvoir pour Nous manifester leur douleur, leur amour et leur respect. Plus Notre cœur est rempli d'amertume par la méchanceté des premiers, plus aussi il éprouve de joie suave en voyant les égards des autres. C'est donc avec la plus grande satisfaction que Nous sont parvenus les témoignages de votre piété filiale, vous qui, bien que si éloignés de Nous et bien que vous ayez à peine commencé à sucer le lait de notre très-sainte religion, donnez des marques d'une foi si vive et qui manifestez un si grand attachement pour Nous, en qui vous reconnaissez le Vicaire de Jésus-Christ, que vous semblez être plus affligés de Nos souffrances que des vôtres. En même temps que Notre âme se sent portée aux sentiments de la joie, Nous éprouvons la crainte que votre foi jeune encore (1) ne soit en butte au scandale à cause des crimes que vous apprenez être commis par les fils aînés de l'Eglise. Remarquez cependant que l'Eglise, en sa qualité d'Epouse du Christ, doit retracer la copie fidèle de son divin Epoux, lequel, malgré qu'il eut passé en faisant le bien et en guérissant tous ses affligés, a été attaché à une croix par ce peuple-là même qu'il avait comblé de toute sorte de bienfaits. Remarquez encore que le Divin Maître a dit à ses disciples : *Vous serez haïs de tout le monde à cause de moi... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi*, affirmant que ces choses arriveraient en témoignage de sa prédiction. Souvenez-vous enfin que sur la Chaire Romaine il a posé une Pierre, sur laquelle il a bâti son Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir.

(1) Les Montagnais s'étaient dits, si je m'en souviens, les enfants derniers-nés de Sa Sainteté.

Pour que des faits servent de démonstration à toutes ces choses, il ne se peut pas que l'Eglise n'ait pas à essayer bien des guerres de la part des sectateurs du monde, et que l'enfer ne dirige pas ses forces les plus terribles contre la Pierre immobile posée par Dieu, afin que l'on voie d'une manière évidente que non-seulement c'est en vain que l'on sape ce fondement établi par la main de Dieu, mais que ceux-là se sont brisés qui se sont jetés contre cette Pierre, et qu'elle écrase ceux sur lesquels elle tombe. Que votre foi ne soit donc pas abattue par les persécutions de l'Eglise et par Nos souffrances, que vous déplorez ; mais qu'elle s'en accroisse au contraire, et que ces persécutions vous animent à implorer avec plus d'ardeur et à attendre avec plus de confiance de Dieu, la victoire [qui, de même qu'elle doit suivre une guerre plus générale et plus périlleuse que toutes les précédentes, fera aussi voir d'une manière plus éclatante que les triomphes passés, que des paroles prononcées par le maître, il ne peut passer un seul iota ni une seule syllable. En attendant, Nous demandons que le ciel répande sur vous les secours abondants de sa grâce et que l'Esprit-Saint vous comble de ses dons ; et comme présage et gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons à tous, chers fils, Notre Bénédiction Apostolique, pour qu'elle demeure toujours sur vous.

Donné à Rome, près St. Pierre, le 2 Septembre de l'an 1872, la vingt-septième année de Notre Pontificat.

PIE-IX, PAPE.

APERÇU SUR LES MISSIONS DE L'OREGON PAR UN
ANCIEN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

A SA GRANDEUR MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

Monseigneur,

Le fleuve Colombie, qui seul, sur ce continent, a la prérogative de perpétuer l'illustre mémoire de celui qui découvrit l'Amérique, doit cet heureux nom au navire *Columbia*, lequel, sous le capitaine Robert Gray, en franchit le premier l'embouchure, le 11 Mai 1792. C'était l'un des vaisseaux américains équipés pour le commerce de la pelletterie sur les côtes du Pacifique, par une compagnie de marchands de Boston.

Le fleuve Colombie forme le troisième chaînon de la grande route par eau, en barges et en canots, à travers le continent jusqu'à la Mer d'Ouest, pour tous les voyageurs anciens et nouveaux des différentes compagnies marchandes du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. Pendant longtemps les missionnaires de la Colombie n'avaient pas d'autre moyen que cette pénible voie des barges et des canots pour se rendre au terme de leurs courses apostoliques. Ils remontaient d'abord hardiment le St. Laurent avec tous ses grands lacs; et ensuite la Saskatchewan, où quelques fois le Missouri, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, au-delà desquelles ils tombaient sur la tête de la Colombie qu'ils descendaient vers l'Ouest jusqu'à l'Océan Pacifique, appelé alors par les voyageurs, la Mer d'Ouest. C'est cette pénible et laborieuse route, longue de sept à huit mois de marche, qui fut si héroïquement entreprise et parcourue en 1838, par les dévoués et généreux abbés F. N. Blanchet et M. Demers (1) ces missionnaires courageux et intrépides eurent la gloire de franchir, les premiers, les fameuses Montagnes Rocheuses. Ils furent ensuite suivis en 1840 — par voie de terre,

(1) Mgr. Demers est mort 28 Juillet 1871, Evêque de l'Île Vancouver. Mgr. F. N. Blanchet est aujourd'hui Archevêque de la Province Eccl. d'Oregon.

en charrette et à cheval, à travers d'immenses déserts, par le célèbre missionnaire des Indiens, le Rév. Père de Smet (1) et ses dignes compagnons de la Société de Jésus, qui établirent les premières missions indiennes dans les Montagnes Rocheuses, où ils travaillent encore avec tant de succès, de zèle et de dévouement. La troisième et dernière expédition par terre fut en 1847, la nombreuse caravane de Mgr. Magloire Blanchet, et des Rév. MM. Brouillet, V. G. Rousseau, Leclerc, et quatre RR. PP. Oblats, Pandosi, Chirouse, le Frère Blanchet, tous destinés pour le Diocèse de Walla-Walla, où la plupart de ces zélés missionnaires vivent et travaillent encore avec tant de succès et de dévouement, les uns chez les blancs, les autres chez les sauvages. Mais depuis 1847, les nombreuses expéditions de missionnaires, prêtres et religieuses, en destination de la côte Pacifique, ou de la Colombie, se sont toutes faites par mer, au tour de l'Amérique du Sud par le Cap Horn, ou par l'Isthme de Panama; ce qui était encore, surtout avant la confection du chemin de fer sur l'Isthme, une bien pénible et périlleuse traversée, et par les dangers de la mer, et par la chaleur excessive des climats tropicaux, auxquels les habitants des régions tempérées ne sont pas habitués. Mais voilà que depuis 1869, la grande voie ferrée du Pacifique Américain a changé toutes ces privations et fatigues de voyage en une vraie promenade de touriste.

Revenons maintenant à notre beau fleuve Colombie, dont il convient de donner de plus amples détails.

Des trois grands fleuves, le Frazer, la Colombie, le Colorado, qui coulent à l'ouest des Montagnes Rocheuses dans l'Océan Pacifique, la Colombie est le plus vaste, le plus navigable et le plus fréquenté. Formé de sources pures et abondantes de la grande Montagne de Roche, la fraîcheur, la clarté et le volume de ses eaux donnent à ce majestueux fleuve plus d'un trait de ressemblance avec notre noble St. Laurent, ce roi des fleuves. Son cours est d'environ trois cents lieues; et la facilité d'un excellent service quotidien

(1) Le Rév. Père de Smet vient de mourir à St. Louis, Mi., après 33 années de missions.

de non moins de 25 à 30 élégants bateaux à vapeur, rend très-agréables et faciles les communications entre toutes les villes et villages situés sur ses bords. Cela, de plus, favorise et entretient un commerce considérable à l'intérieur du pays. En outre, on enregistre, chaque année à la maison de douane d'Astoria (1) non moins de trois à quatre-entrées de navires et de steamers étrangers venant pour le commerce de toutes les parties du monde, des Etats de l'Est, d'Angleterre, de France, etc., par voie du Cap Horn ou directement de l'Amérique du Sud, d'Australie, de Chine, du Japon, etc.

L'ENTRÉE OU LA BARRE

du fleuve Colombie a été pendant de longues années la terreur des marins et des voyageurs. Aussi, les nombreuses carcasses et débris de vaisseaux encore échoués sur maintes battures, font assez voir que ces craintes n'étaient pas vaines. Ici, comme à l'entrée de bien des ports de mer, se voit un énorme banc de sable aussi long que l'embouchure est large, c'est-à-dire de trente milles; lequel étant formé et constamment augmenté par les vagues incessantes de la mer, semblerait entièrement fermer tout accès à ce beau fleuve, si la puissante masse de ses eaux ne brisait continuellement et sans cesse cette formidable barrière, en creusant à travers un chenal profond. Mais voici le point dangereux, c'est que ce chenal se déplace et se forme tantôt plus au nord, tantôt plus au sud, selon que les vagues et les tempêtes de la mer venant de telle ou telle direction, transportent avec elles ces redoutables sables mouvants.

Ce sont ces changements subits du chenal principal qui, dans les commencements de la navigation sur ce beau fleuve, ont causé nombre de naufrages bien déplorables. Mais depuis plus de vingt ans déjà le gouvernement a établi des pilotes résidants sur les lieux pour observer avec

(1) Astoria est une charmante petite ville, bâtie sur la rive sud, à neuf milles de la mer. Elle fut fondée, en 1811, par J. Astor, riche négociant de New York, qui l'honora de son nom.

soin tous ces étranges et périlleux déplacements du chenal; et à eux seuls maintenant le droit et le devoir d'opérer avec sûreté la rentrée de tous les navires dans le majestueux fleuve Colombie.

Et aujourd'hui encore, tous les voyageurs, et les missionnaires surtout, Prêtres et Religieuses, ne franchissent jamais ces sinistres écueils sans offrir au ciel quelques vœux et quelques prières, afin d'être préservés de tout accident fâcheux, et font de même un memento pour les infortunés d'autrefois qui ont trouvé en ce passage fatal un si funeste tombeau.

Disons un mot maintenant de

L'IMPORTANT COMMERCE DE LA COLOMBIE.

Cet inestimable avantage pour le commerce d'un pays, de posséder une navigation toujours ouverte et jamais interrompue par aucun climat d'hiver, est aussi le privilège de la Colombie; car elle reçoit en ses ports, des différentes parties du monde, et en toutes saisons de l'année, des centaines de cargaisons, de marchandises les plus variées; marchandises sèches, hardes faites, liqueurs, huile et peinture, quincaillerie, outils de toutes les descriptions pour les divers arts mécaniques; instruments d'agriculture parmi lesquels se remarquent des centaines et des milliers de machines à couper et à battre le blé, etc., etc.

Et ces mêmes navires venus de l'étranger exportent en retour sur les marchés de l'Amérique du Sud, des États de l'Est, en Europe, en Chine et au Japon, des centaines de mille et des millions de boisseaux de blé (1); et scit dit ici en passant, la qualité de ces blés de l'Orégon est tellement supérieure, qu'ils commandent en Angleterre une prime de deux shelings par minot sur les blés européens.

Un second article très considérable d'exportation est le bois de construction pour maisons, navires et la mature. Quand les bois n'ont pas été brûlés par les Indiens, ils sont magnifiques, surtout le long de la mer, et sur un grand nombre de rivières. C'est souvent que l'on trouve des forêts

(1) La récolte de blé de l'année 1872 était d'environ trois millions de minots. Et celle de la Californie, de douze millions de minots.

entières et arbres de choix ayant une hauteur commune de deux cents pieds, et dont les troncs droits, clairs et sans nœud, mesurent plus de cent pieds de hauteur. On s'arrête également à chaque pas pour remarquer avec admiration des pins et des sapins mesurant huit à dix pieds sur la souche, ou 25 à 30 pieds de circonférence. Vous permettrez, par exception, à votre serviteur d'ajouter qu'il a, lui-même, mesuré des cèdres de 24 pieds de diamètre, ou de 72 pieds de circonférence, et dont la hauteur était au-delà de 350 pieds. Mais ces arbres monstres ne sont d'ailleurs d'aucune utilité, à cause de l'incommodité et de la somme de travail qu'il faudrait pour les mettre en pièces.

Le nombre des grandes scieries dans la Colombie Américaine est de vingt-cinq à trente, produisant annuellement un montant de 400,000,000 de pieds de bois; et la valeur de ce commerce dépasse \$4,000,000; ce montant de bois de sciage forme le chargement de mille à douze cents goëlettes à trois mats.

Un troisième article d'exportation très important, et pour les côtes de la mer en particulier, ce sont les produits si rénumératifs des grandes pêcheries d'huîtres, mais surtout de saumon, le plus renommé du monde pour son espèce et sa riche qualité. Depuis la nouvelle méthode de le préparer, et le conserver toujours frais, dans des boîtes de fer blanc hermétiquement fermées, l'on en charge nombre de navires qui le transportent ainsi avec avantage jusque même sur les marchés de l'Europe. La valeur de ce commerce est d'environ un million de piastres par an. Inutile d'ajouter que la laine, le jambon, et le nombreux élevage des troupeaux de toute espèce, dans ces heureux climats où ni les glaces, ni les neiges n'offrent d'obstacle sérieux à la végétation, sont des ressources de premier ordre pour le bien-être et la prospérité de ces fortunés pays. Nous dirons un mot plus bas de la qualité et de l'abondance des fruits sur la côte Pacifique.

LA POPULATION TOTALE DE LA CÔTE PACIFIQUE, EN CHIFFRES ROUNDS, UN MILLION ET DEMI, DONT ENVIRON 300,000 CATHOLIQUES

Une centaine de jolies petites villes et villages, élégam-

ment bâtis à l'américaine, et agréablement situés sur les bords enchanteurs du beau fleuve Colombie, du Willamette, du Cowlitz, ses principaux affluents, forme la partie la plus considérable et la plus prospère de la population orégonienne. Il est digne de remarque que la grande industrie et le noble esprit d'entreprise qui distinguent si hautement les Etats de l'Est, deviennent réellement plus apparents et plus marqués dans les nouveaux Etats de l'Ouest, ou la côte Pacifique, l'Orégon, la Californie, le Nevada, et les territoires circonvoisins de Washington, de la Colombie Anglaise, d'Idaho, de Utah, etc. Et cela surtout, lorsque l'on considère la date toute récente de 1849, qui est à proprement parler, l'époque véritable de cette fameuse colonie. C'est alors qu'une immense émigration des Etats de l'Est, et en réalité de toutes les parties du monde, ancien et nouveau, se précipitait comme un torrent vers la côte Pacifique, entraînés que tous étaient, par l'excitante nouvelle de la découverte de riches et nombreuses mines d'or, c'était l'effet magique de l'*auri sacra fames* du poète latin, (la sacrée ou folle faim de l'or.) Nous dirons plus bas un mot des aventures et entreprises gigantesques des commencements de la colonie du Pacifique.

L'Etat d'Orégon, avec ses riches territoires de Washington et d'Idaho, fut donc assez heureux pour attirer sur son sol fertile son bon contingent de cette population voyageuse, aventurière, et déjà bien souvent légué dans ses rêves de lingots d'or et de fortune. Aujourd'hui deux cent mille habitants environ sont établis d'une manière permanente sur les belles rivières, dans les riches vallées, toutes en prairies naturelles; ainsi que dans les villes déjà nombreuses et superbes. Sur ce nombre un cinquième, ou 40,000 environ, sont catholiques.

C'est un fait très-curieux, et aussi digne d'admiration que l'union, l'harmonie, et même une noble émulation règne parfaitement au milieu de cette population d'origine les plus diverses, Américaine, Irlandaise, Allemande, Française, Italienne, Juive, Chinoise, etc.

Les sauvages de toute la Province Ecclésiastique d'Orégon ne dépassent guère le nombre de 75,000, dont une bonne

moitié appartient déjà à l'église catholique, étant actuellement sous les soins et instructions de ses missionnaires. Ici ne sont pas compris les nombreux Indiens du Vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise, maintenant agrégée à la Province Ecclésiastique de la Rivière Rouge. Comme il a déjà été dit plus haut, tous les Indiens de l'Orégon sont maintenant résidant sur une vingtaine de réserves tenues à grands frais par le gouvernement des Etats-Unis. En sorte que depuis bien des années déjà l'on voyage sur toutes les grandes routes, et par toutes les belles vallées du pays, sans jamais voir, ni rencontrer d'Indiens pas plus qu'en Canada. Les Indiens sont obligés de demeurer sur leur terrain de culture et de chasse, de même qu'il faut aussi aux blancs une permission spéciale pour visiter ces réserves sauvages. Et pourtant celui qui est convaincu d'avoir vendu de la boisson aux Indiens, cinq années aux travaux forcés est le châtiment infligé par la loi.

Voici l'état du clergé et des fidèles de chaque diocèse de la Côte Pacifique, comme fourni par les Evêques eux-mêmes au Directoire Catholique de Baltimore pour l'année 1873.

	Prêtres	Catholiques
Mgr. Allemany, Arch.....San Francisco, Californie.....	110	115,000
Mgr. Amat, Ev.....Montery "	44	34,000
Mgr. O'Connor, Ev.....Grass Valley "	27	14,000
Mgr. Salpointe, Ev.....Jackson, Arizona.....	11	10,000
Mgr. F. N. Blanchet, Arch...Portland, Orégon.....	19	20,000
Mgr. M. Blanchet, Ev.....Nesqually, Terr. Wash.....	15	10,000
Mgr. Lootens, Ev.....Idaho, Tex.....	13	10,000
Mgr. Seghers, Ev.....Victoria, Ile Vancouver.....	6	5,000
Mgr. D'Herbomez, Ev.....Colombie Anglaise.....	10	20,000

Evêques, 9.	Prêtres..... 255	239,000
Le nombre des catholiques est généralement estimé à un cinquième de la population, ce qui fait un total de.....		
		1,205,000
La population de Utah et une partie de Colorado, non compris ci-haut.....		
		100,000
Sauvages non évangélisés dans la Colombie Anglaise et l'Isle Vancouver.....		
		100,000
La population blanche et sauvage d'Alaska et ses Isles.....		
		100,000
		<hr/>
Total.....		1,505,000

(A continuer.)

MŒURS CHINOISES AU KLANG-SOU.

SECONDE PARTIE

LE DEPART DE CE MONDE

IV. — LES DISEURS DE BONNE AVENTURE.

(Suite.)

Aveugles.—Parmi tous les diseurs de bonne aventure, les aveugles sont sans contredit les plus achalandés. Ils sont munis d'une boîte de bric-à-brac, qu'ils agitent dans tous les sens, tandis qu'ils s'informent adroitement de ce que vous désirez savoir. Ils vous invitent ensuite à plonger votre main dans leur boîte mystérieuse pour en tirer un objet quelconque, une paille, un clou, un bouton, etc., et tout en continuant leur inquisitive conversation, ils tournent et retournent cet objet entre leurs doigts, et, prophètes inspirés, finissent par chanter leurs prédictions.

Lettrés.—La classe des lettrés fait ici profession de philosophisme ou plutôt d'athéisme. Ces lettrés reconnaissent volontiers l'absurdité des doctrines et des superstitions propagées par les Boudhistes et les Tavistes, et cependant ils ne laissent pas de pratiquer ouvertement toutes les superstitions en usage parmi le peuple. Quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à exploiter leurs lettres pour en imposer aux simples. Il faut avouer que ce sont le plus souvent des bacheliers manqués, des maîtres sans élèves, de pauvres diables qui cherchent le moyen de vivre sans travailler ni mendier.

Vous les voyez installés dans les places publiques, étalant palette, encre et pinceau, avec quelques milliers de caractères écrits d'avance sur des coquillages ou sur des bâtonnets. Celui qui vient les consulter tire au hasard un de ces caractères, et le remet au devin. Celui-ci, tout en exposant les théories de son art, adresse à son client mille

questions, puis, sans jamais cesser de parler, si ce n'est pour écouter attentivement les réponses qu'on fait à ses insinuations, il retrace ce caractère sur sa palette, avec beaucoup d'élégance et de netteté, le décompose, le recompose, le compare avec d'autres caractères, et sait lui faire exprimer tout ce qu'il veut d'une manière souvent fort ingénieuse. Le peuple crédule admire des connaissances au-dessus des intelligences vulgaires.

Tireurs de billets.—On pourrait ajouter à cette catégorie certains faiseurs de tours de passe-passe, qui étalent sur une table quelques centaines de décrets du destin, écrits à l'avance, et tous pliés avec soin exactement de la même manière. Ils en font tirer un au hasard, tantôt par l'interrogateur lui-même, tantôt par un oiseau apprivoisé ou par une tortue, animal auquel on attache ici mille idées superstitieuses. Pendant que s'opère le tirage du billet, le devin tire tout ce qu'il peut savoir de son client en le faisant jaser; puis, il lit, explique et commente le décret que le sort a fait sortir; et, pour preuve d'infailible véracité, il le replie, le mêle aux autres, et procède à un second tirage. De quelque manière que l'on opère, soit que l'interrogateur veuille choisir lui-même, ou que l'oiseau sorte en sautillant de sa cage et le rapporte à son bec, ou que la lente tortue se promène sur la table et le prenne entre ses dents, il en sortira toujours, identiquement le même oracle.

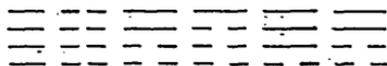
Maîtres des vents et des eaux.—Généralement les maîtres des vents et des eaux ne font pas étalage de leur science; ils sont connus dans le voisinage, et on les appelle quand il s'agit de placer un tombeau, de construire une maison, de bâtir un pont, etc. Ils viennent armés d'une baguette devinatoire et munis d'une boussole; ils parcourent la localité dans tous les sens, regardant en haut, regardant en bas, se tournent à tous les vents avec un air de réflexion profonde, puis enfin marquent de leur baguette l'endroit favorable, en indiquant la direction la plus propice. Cet esprit mystérieux des vents et des eaux ne peut être contrarié, sous peine des plus grandes calamités; et les premiers magistrats de l'empire n'ont nullement cru se rendre ridicules en alléguant dans diverses occasions aux ambassadeurs

d'Angleterre, de France et d'Amérique, la crainte de troubler cet esprit des vents et des eaux, pour raison unique de leur refus soit d'établir un fil électrique, un chemin de fer, soit d'exploiter une mine de charbon, d'or ou d'argent.

V.—LES MAGICIENS.

La seconde catégorie de devins, celle des magiciens, est enveloppée de plus de mystère, et l'on ne voit pas trop comment les effets qu'ils obtiennent peuvent provenir des moyens qu'ils emploient. Sans doute, la renommée leur prête beaucoup de merveilles qu'ils n'ont jamais opérées, mais on ne saurait nier qu'ils ne fassent quelquefois des choses fort extraordinaires. Les magiciens font profession d'être en rapport avec les esprits, et ils tirent leurs dénominations distinctives des divers moyens dont ils font usage pour les évoquer.

Kwo.—Le *kwo* (en langue mandarine *kwa*) est un tableau de diverses combinaisons de lignes continues et discontinues, réunies par groupes de quatre. Exemple :



Ces figures, dont personne aujourd'hui ne connaît l'usage primitif ne servent plus qu'à la divination. Par le moyen du *kwo*, on prétend tout savoir. Voici la manière la plus ordinaire de procéder :

Sur un petit autel on installe une tortue surmontée d'un Pou-ssah, et devant ce Pou-ssah, on allume des bâtons d'encens. Le magicien marmotte quelques formules inintelligibles, prend à poignée de la fumée d'encens qu'il jette au diable, et fait vingt autres simagrées. Il ouvre ensuite une boîte, au fond de laquelle sont tracées les lignes du *kwo*, y insère une petite boule de cuivre, la fait mouvoir rapidement en agitant la boîte, et dépose le tout sur l'autel. Lorsque la boule s'est arrêtée d'elle-même, le devin examine soigneusement sur quelle figure, va consulter son livre et vous révèle les choses passées, présentes et futures du monde des mortels et du monde des esprits; et, pour preuve de

L'infaillibilité de sa science divinatrice, il manifeste ce que vous avez dans la manche ou dans la poche.

On m'a raconté à ce propos l'histoire suivante :

Un homme de Song-kiang avait un fils dissipateur, fumeur d'opium et joueur. Pour assouvir ses passions, ce malheureux volait tout dans la maison paternelle. Dernièrement, l'écrin de sa mère ayant disparu, l'enfant prodigue fut soupçonné d'être l'auteur de cette soustraction. Mais lui, de protester de son innocence. Sur ces entrefaites, il arriva qu'un débiteur eut à verser une somme assez considérable. Le père imagina de la cacher, pendant la nuit, au fond d'une citerne qui se trouvait dans la cour ; puis, il fit un trou à la muraille pour faire croire que les voleurs l'avaient enlevée. Dès le matin, l'alarme est donnée, le père se lamente, accuse son fils de connivence avec les voleurs ; le fils, pour cette fois, fort de son innocence, se met en quatre afin de découvrir les auteurs du vol. Il s'adresse au chef des voleurs, il s'adresse à la police ; impossible de rien découvrir. A bout de ressources, il s'avise d'aller avec un sien cousin consulter le kwo révélateur.

Le devin, après avoir exécuté toutes ses cérémonies superstitieuses et consulté son livre, déclare que la somme est dans la cour de la maison paternelle, à dix pieds-sous terre. Les deux cousins de se récrier :

—Vous vous moquez de nous. Les voleurs ont dû certainement sortir par où ils sont entrés et emporter l'argent en lieu sûr ; comment l'auraient-ils enterré dans la cour au centre de la maison ? ”

Le devin, sans se déconcerter, ajoute :

—Pour preuve de la vérité de mon assertion, produisez le mouchoir que vous avez dans la manche ; il renferme trois pierres précieuses ; c'est tout ce qui reste de l'écrin de votre mère.”

Le fils prodigue sent la rougeur monter à son front, et s'évade aussitôt. Le cousin n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure. On cherche l'argent dans la cour, et on le trouve, à dix pieds de profondeur, au fond de la citerne ; et l'auteur du vol de l'écrin, que l'on ne cherchait plus, est ainsi découvert.

On consulte surtout le kwo pour découvrir les voleurs, les adultères, les calomniateurs et ceux qui trament des complots.

Vilain diable.—Une horrible peinture de diable enlacé d'un serpent, qu'il déchire à belles dents, est suspendue à un mur de carrefour. Le magicien se tient auprès, et agite, pour attirer l'attention des passants, une vingtaine de lames d'acier enfilées dans une verge de cuivre. Il a toujours, paraît-il, un air féroce, la parole brève et dure; on ne le consulte que dans les cas désespérés.

Il exige qu'on lui mette dans la main gauche quatre sapèques qu'il examine attentivement; après quoi, il se promène de long en large devant l'imagé, agitant d'une main les lames d'acier, et de l'autre les sapèques, en murmurant quelques formules inintelligibles. De temps en temps, il fait une halte pour considérer les sapèques, puis il recommence sa promenade, son carillon et ses formules.

À la fin il s'arrête. Quelquefois il vous rend votre argent: "—Il n'y a rien à faire," dit-il, ou bien: "—L'esprit refuse de se manifester." Le plus souvent il s'approche de celui qui le consulte et lui dit tout bas: "—Je puis vous obtenir ce que vous me demandez, mais à la condition que vous me céderez l'empire sur votre âme pendant un an, deux ou trois ans, (selon la gravité du cas.)" La condition acceptée, le magicien donne sa prescription qui doit être observée scrupuleusement.

Dans les cas de maladie, il fournit lui-même le remède; ce remède consiste toujours en pilules, que l'on doit prendre à certaines heures du jour et de la nuit, pendant un temps déterminé. On m'a raconté qu'un malade de Song-kiang, après avoir pris pendant quinze jours les pilules d'un de ces magiciens, s'était cru entièrement guéri, et se dispensa de suivre la prescription jusqu'au bout, c'est-à-dire pendant un mois. Vers le vingtième jour, il retombe malade, se remet à prendre des pilules qu'il avait en réserve, mais le mal cette fois ne fait qu'empirer. N'osant plus s'adresser au devin, dont il n'avait pas exactement suivi la prescription, il se fait transporter à Shang-hai pour en consulter un autre. Il se présente un peu timidement, dépose ses quatre

sapèques dans la main du magicien en lui disant : “—Guérissez-moi, je suis bien malade.” Le magicien commence aussitôt sa promenade en agitant ses lames d’acier et ses sapèques. Il n’a pas encore parachevé un premier tour, qu’il revient brusquement, rend les sapèques : “—Vous avez, dit-il, manqué à la prescription ; vous êtes perdu, il n’y a plus de remède.”

Plat de riz.—On m’a parlé d’une espèce de magie secrète fort en vogue aujourd’hui, à Shang-hai et à Song-kiang, parmi les lettrés, mais prohibée par les mandarins ; ce qui semble indiquer des circonstances bien mauvaises, les mandarins y regardant à deux fois avant de se permettre de censurer cette classe d’hommes qui ressemblent tant aux Phariséens de l’Évangile.

Voici tout ce que j’ai pu apprendre au sujet de ces opérations mystérieuses. Le magicien s’enferme dans une chambre avec son client, installe un plat de riz sur une table, récite force formules, fait maintes prostrations, jusqu’à ce qu’un doigt invisible trace sur le riz les lettres mystérieuses. Cela ne vaut il pas les tables tournantes ?

Sorcières.—Les sorcières sont ici fort communes. On va les consulter chez elles ou bien on les invite à venir chez soi. J’ai moi-même eu l’occasion d’entendre quelques-unes d’entre elles. Elles commencent par poser sur un petit autel un tabernacle voilé. Des deux que j’ai examinés, l’un renfermait une idole, l’autre était entièrement vide. . . .

J’assistai un jour à une de ces consultations. La sorcière, interrogée, frappait à la porte du tabernacle, répétant à haute et intelligible voix la question qui lui était adressée, et priant le Lao-ya, c’est-à-dire le vieux diable, de vouloir bien satisfaire la juste curiosité du client. Elle prêtait un instant l’oreille, comme pour écouter la réponse, puis se mettait à chanter, sur un ton plaintif et cadencé, en dévoilant l’avenir comme si elle eut raconté une histoire. A chaque question, la sorcière interrogeait le tabernacle et répondait aussitôt en chantant.

Dès que le client se fut retiré, je m’approchai et demandai à la sorcière si, lorsqu’elle interrogeait le Lao-ya, elle enten-

daît une voix, ou si seulement elle recevait une illumination intérieure. Elle me répondit :

“—Si le Lao-ya ne me parlait pas, comment pourrais-je révéler ce que je ne sais pas ?

“— Pourquoi donc alors n'entendons-nous rien ?

“—C'est que le Lao-ya parle fort bas dans l'oreille, et personne autre que moi ne peut l'entendre ; si je parlais tout bas à l'oreille d'une personne, vous n'entendriez pas non plus.

“—Mais vous n'écoutez qu'un instant et vous parlez fort longuement ; comment cela se fait-il ?

“—C'est que le Lao-ya parle très vite et aussi qu'il dit en peu de paroles ce que j'explique plus longuement pour le faire mieux comprendre à ceux qui m'interrogent ; tout de même, quand vous lisez une lettre, vous intercalez des explications à ce qui est écrit sur le papier. Si vous n'agissiez pas ainsi, vous ne seriez pas compris de l'auditeur.”

Je me suis permis de soulever le voile du tabernacle et de visiter tout l'appareil, sans qu'elle fit la moindre opposition. Je n'y ai rien découvert de particulier.

Deux prêtres chinois m'ont raconté que, lorsqu'ils étaient au séminaire, ils avaient eu la curiosité d'aller écouter une de ces sorcières ; mais elle avait beau frapper à la porte de son tabernacle, répéter les questions et prêter l'oreille, le Lao-ya s'obstinait à ne rien répondre. Alors, furieuse, elle s'écria : “—Il doit y avoir ici des chrétiens ; il faut absolument les chasser, si vous voulez entendre les oracles.” Nos séminaristes, mêlés à la foule, s'éloignèrent sans mot dire.

J'ai quelquefois aussi rencontré des chrétiens qui s'étaient permis de consulter des sorcières par une curiosité fort déplacée ; je leur ai demandé quelles questions ils avaient adressées, et quelles réponses ils avaient reçues ; mais je n'ai jamais rien appris de bien remarquable.

On m'assure qu'il est des sorcières qui se mettent en rapport avec les âmes des trépassés. La nature de leurs révélations ferait soupçonner que ce n'est que pur chamanisme, un moyen d'extorquer de l'argent. Tantôt elles se plaignent de la négligence des vivants qui ne leur envoient ni argent, ni provisions ; tantôt elles se félicitent d'un bonheur tout

charnel dont elles prétendent jouir au ciel de l'Occident. C'est une chose bien singulière que les païens s'imaginent que les âmes des bienheureux sont au ciel de l'Occident, eux qui détestent tous les Occidentaux.

VI.—DÉPRÉCATI. NS.

La superstition est ingénieusement féconde en recettes plus ou moins efficaces pour détourner les calamités qui planent sur la tête des mortels. En voici quelques-unes des plus-usitées :

Contre les calamités publiques, par exemple, pour obtenir la pluie ou le beau temps, le mandarin défend l'usage de la viande. Pendant ce temps-là les bouchers ferment boutique. Je me suis trouvé à Nan-king, à l'époque d'une grande sécheresse; nous avons dû garder, un mois durant, une abstinence forcée. Au point du jour, le vice-roi et tous les mandarins de la ville se rendaient à la pagode. Là, ils faisaient trois prostrations en frappant neuf fois la terre du front, causaient un instant ensemble et se retiraient; le peuple se contentait de les contempler avec curiosité. Il est bien probable que la plupart des mandarins n'ont pas grande confiance en l'efficacité de ces pratiques; mais ils montrent par là l'intérêt qu'ils prennent au bien-être du peuple.

Les citoyens font des processions, ordinairement le jour, quelquefois la nuit, à la lumière des lanternes. Dans ces processions, on porte les Pou-ssah en palanquin. Mais, s'il s'agit de faire cesser la pluie, on porte un énorme dragon de trente à quarante pieds de long. Ces pauvres gens ne sont pas très-forts en météorologie; ils s'imaginent qu'une trombe est un dragon qui vomit des torrents d'eau dans l'espace.

Triduum.—Les particuliers un peu aisés invitent les bonzes et les tao zé pour réciter des prières solennelles.

Les bonzes commencent par afficher, à l'extérieur de la maison, d'immenses proclamations sur papier jaune. Dans le salon, une brillante illumination éclaire l'image de Pou-ssah. Vous y voyez les bonzes agenouillés en ligne; ils

psalmodient d'un ton bas, lugubre et nasillard, d'interminables prières. Tantôt ils se prosternent tous ensemble le front contre terre ; tantôt ils se relèvent et renforcent la voix toujours en cadence, battant la mesure avec un maillet sur un morceau de bois creux en forme de tête de mort, ou avec un marteau sur un timbre de cuivre. Quelquefois ils chantent en s'accompagnant d'instruments ; c'est alors un maigre fausset qui a tant de ressemblance avec le miaulement du chat, qu'il est difficile à un Européen de l'entendre sans rire. Les voix de taille et de basse ne semblent pas de leur goût. Ils mettent leurs délices à faire sans cesse revenir des neumes dans leurs chants religieux et profanes. J'ai toujours été frappé de la gravité et de l'air recueilli que les bonzes apportent dans leurs fonctions. Dans les moments de repos, ménagés par intervalle, ils se délassent en fumant le tabac et en buvant le thé dans le salon qui sert de sanctuaire ; ils ne se font même pas scrupule d'allumer leur pipe aux cierges de l'autel. Leur diète est assez sévère ; ils ne mangent, dans ces jours de prières, que du riz et des légumes.

Les prières solennelles se prolongent, généralement trois jours et trois nuits. On les célèbre, non seulement pour se préserver des malheurs, mais aussi pour rendre grâces à Pou-ssah, par exemple, à la fin d'une heureuse année, après un mariage, au retour d'une longue absence, après avoir échappé à un grand danger. Ou les célèbre encore pour obtenir un bienfait du ciel ; la prolongation des jours d'un vieux père, la naissance d'un héritier, un bon commerce, une place honorable et lucrative, etc.

Ces triduum sont des jours de fête auxquels tous les parents sont invités. Ceux-ci se contentent d'assister aux cérémonies religieuses comme à un spectacle, c'est-à-dire sans y prendre aucune part. Ils vont et viennent, fument, jament et rient, et ne donnent pas le moindre signe de respect.

Retraites.—Il est cependant un autre genre de triduum qui se célèbre dans ces pagodes, même pour les gens du monde : ce sont des espèces de retraites. Bonzes et bonzesses, hommes et femmes, tous font le triduum. On re-

marque toutefois que les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes.

Tous se rangent en ligne devant l'autel des Pou-ssah. D'abord, une ligne de bonzes, puis une ligne d'hommes ; ensuite, une ligne de bonzesses, enfin les femmes et les jeunes filles. La pagode est éclatante de lumières.

Un vieux bonze adresse de temps en temps des exhortations ; après quoi, on chante et on psalmodie des prières sur tous les tons ; on fait des inclinations et des prostrations à n'en plus finir, des processions où l'on arpente la pagode dans tous les sens, sans jamais interrompre le chant ou la psalmodie.

Parmi les ornements dont se servent les bonzes dans ces cérémonies, il y en a de magnifiques, brodés en soie aux couleurs brillantes. Les exercices durent trois jours et trois nuits, avec de courts intervalles de repos. A Song-kiang, les mandarins les ont prohibés pour cause de désordres et des scandales de mœurs.

Suppliques au ciel.—Une autre pratique de dévotion est de faire présenter une supplique au ciel. Elle est rédigée avec soin, écrite sur papier de luxe, et les bonzes viennent la prendre en grande cérémonie pour la porter à la pagode.

Là, ils allument des cierges et brûlent de l'encens, chantent et psalmodient de longues prières, font maintes prostrations et de nombreuses processions, jusqu'à ce qu'enfin ils brûlent le papier avec de l'encens, à la face du Pou-ssah, afin de faire parvenir la requête à la connaissance des esprits.

Le dieu du foyer.—Dans toutes les familles païennes il y a, au dessus du foyer, une petite niche pour le dieu tutélaire. Au nouvel an et dans les grandes calamités, on lui brûle de l'encens. Chacun se met en habits de fête et vient se prosterner devant lui.

Dernièrement une jeune femme païenne, affligée de la maladie du diable, espèce d'obsession assez fréquente dans ce pays, avait, pour obtenir sa guérison, dépensé beaucoup d'argent, brûlé beaucoup d'encens, fait beaucoup de prostrations, sans l'ombre de succès. Elle finit par s'irriter. Elle brise son Pou-ssah, détruit la niche, et va se réfugier dans

une chapelle du voisinage où les vierges chrétiennes la reçoivent charitablement. On vient me rendre compte de l'affaire.

C'est la troisième personne, convertie de la sorte, que je rencontra depuis deux ans. La première a reçu le baptême. Elle fut parfaitement délivrée de son mal, et demeura fervente chrétienne au milieu de sa famille encore païenne. J'avais fait sur la seconde les exorcismes marqués dans le rituel pour le baptême des adultes, jusqu'à l'onction des saintes huiles exclusivement. Je me réservais de lui conférer le sacrement après une plus solide instruction des vérités fondamentales et des prières chrétiennes. Je devais revenir dans deux mois ; le malade se trouva parfaitement guéri et retourna dans sa famille qui demeure à une grande distance. Je ne sais pas encore ce qui est advenu.

Quant à cette dernière païenne, je recommande aux vierges de lui enseigner la doctrine et les prières, et je promets de repasser après une huitaine de jours. Je revins en effet. Une foule de païens, attirés par la curiosité, remplissaient la chapelle. Le mari de l'obsédée était présent. Non seulement il permet à sa femme de se faire chrétienne, mais il promet d'étudier la religion pour recevoir le baptême. Après une courte instruction au peuple, je commence les exorcismes.

L'obsédée se prend à trembler de tous ses membres. Elle fait cependant le signe de la croix, énonce clairement sa profession de foi, jusqu'à ce que je l'interroge sur la croyance au Saint-Esprit. Ici, elle répond formellement : "—Non. Il ne me permet pas de dire ce mot." Je l'exhorte de mon mieux, j'emploie l'eau bénite, je suspends la cérémonie pour réciter avec les chrétiens une dizaine de chapelet ; je lui fais faire plusieurs fois le signe de la croix. Je ne puis venir à bout de lui faire dire : "—Je crois au Saint-Esprit."

Pressé de me rendre dans une autre chrétienté, je promis d'envoyer au plus tôt un Père. Le Père arriva dès le lendemain ; il obtint sans peine la profession de foi désirée. La malade est aujourd'hui beaucoup mieux, quoique non encore entièrement guérie. Dans ses crises, elle baise le crucifix et une médaille de la sainte Vierge ; j'espère pouvoir bientôt lui conférer le baptême.

(A continuer.)